

LE TRANSHUMANISME EN QUESTION (S)

Simone MAZAURIC

Je voudrai commencer par remercier, en la personne de son vice-président ici présent, l'Université de Nîmes de nous accueillir dans ses locaux pour cette séance « extraordinaire » au sens propre du terme, de l'Académie de Nîmes, qui a choisi aujourd'hui, comme cela lui arrive de temps en temps, de sortir de son hôtel de la rue Dorée pour s'ouvrir sur un public plus large que son public habituel, celui des académiciennes et des académiciens. Et je remercie également ce public d'avoir répondu largement à cette invitation.

Nous avons choisi de consacrer cette séance « extraordinaire » à la question du transhumanisme, une question qui est depuis quelques années au cœur de très vifs débats, une question qui est une véritable question de société, une question dont on peut cependant estimer qu'elle est insuffisamment présente dans le débat public alors qu'elle constitue une question qui nous concerne tous et toutes.

Une question qui soulève de très nombreuses interrogations dont il est irréaliste de penser que nous allons pouvoir toutes les aborder. Notre intention ou notre ambition n'est donc pas de traiter la question du transhumanisme de façon exhaustive en 2 heures de temps, et nous avons par conséquent choisi de ne retenir, de façon nous l'avouons très subjective, que quelques-unes d'entre elles afin, non pas de leur apporter des réponses, mais de faire de cette rencontre prioritairement un moment de réflexion et d'échanges.

Les intervenants :

Olivier Abel est professeur d'éthique à la faculté de théologie protestante de Montpellier

Je suis professeur émérite de l'Université de Lorraine

Didier Travier est agrégé de philosophie, conservateur des bibliothèques et exerce cette fonction à Carré d'Art.

Je vais donc dans un premier temps présenter quelques-unes des questions posées par le transhumanisme. Puis nous aborderons, chacun à sa façon, quelques-unes de ces questions
Puis nous en débattons.

Le transhumanisme en questions.

(Cet exposé introductif doit beaucoup à des travaux que je ne citerai pas le plus souvent explicitement mais certains pourront y reconnaître entre autres les contributions de Jacques Testart, de Jean- Yves Goffi ou de Luc Ferry. Les travaux sur le transhumanisme sont extrêmement nombreux et aisés à identifier, je ne proposerai donc pas de bibliographie sur le sujet.)

La première question qui se pose sans doute est celle de savoir exactement ce que désigne le terme transhumanisme : qu'est-ce donc que le transhumanisme ?

Le transhumanisme est un courant de pensée auquel on assigne souvent pour origine les travaux du biologiste anglais Julian Huxley, (le frère d'Aldous Huxley, l'auteur du *Meilleur des mondes*). C'est en tout cas Julian Huxley qui aurait employé le terme pour la première fois en 1957. Toutefois, sous sa forme actuelle, le mouvement s'est surtout développé à partir des années 1980, plus encore depuis deux décennies aux USA, où il est au centre de nombreux débats et où il a

donné lieu à de très nombreuses publications. Ces débats ont gagné plus récemment l'Europe en général et la France en particulier.

Le transhumanisme n'est pas nécessairement aisé à définir, dans la mesure où il s'agit d'un mouvement pluriel, fragmenté, aux nombreuses variantes, des plus radicales aux plus atténuées, parfois divisé sur certaines questions, politiques notamment (on peut ainsi constater l'existence d'une opposition assez marquée entre une droite libertarienne et une gauche libérale). Il existe bien cependant un projet commun à tous ceux qui se revendiquent du T.

Si l'on se réfère aux textes des transhumanistes, ceux-ci le définissent ainsi :

Le T est un « mouvement culturel et intellectuel qui affirme qu'il est possible et désirable d'améliorer fondamentalement la condition humaine par l'usage de la raison, en particulier en développant et diffusant largement les techniques visant à éliminer le vieillissement et à améliorer de manière significative les capacités intellectuelles, physiques et psychologiques de l'être humain ».

Il s'accompagne d'une « étude des répercussions, des promesses et des dangers potentiels de techniques qui nous permettront de surpasser des contraintes inhérentes à la nature humaine ainsi que l'étude des problèmes éthiques que soulèvent l'élaboration et l'usage de telles techniques. »

Plus concrètement peut-être, on dira que les transhumanistes militent, avec l'appui de moyens scientifiques et technologiques considérables, en faveur d'un recours intensif aux nouvelles technologies dites NBIC (nanotechnologies, biotechnologies - notamment usage de cellules souches, clonage, hybridation homme machine, manipulations génétiques dont la technique de modification du génome humain dite CRISPR Cas 9 - , informatique, cognitivisme (intelligence artificielle) mais aussi robotique, cybernétique, afin de modifier l'espèce humaine dans le but de l'améliorer.

Toutefois, quand il est présenté par ses adversaires - car il s'agit d'un mouvement très controversé qui suscite maintes objections et critiques, oppositions plus ou moins virulentes - le transhumanisme est alors résumé, de façon beaucoup plus concrète et sans doute beaucoup plus parlante, sous la forme d'une série de perspectives, voire de promesses censées être réalisables, pour la plupart d'entre elles, à court terme - dans les années, au plus tard dans les décennies qui viennent - grâce tout particulièrement aux fameuses technologies NBIC.

Voici comment est introduit dans un article récent publié dans la revue *Pour la science* l'ouvrage de deux chercheurs, Danièle Tritsch et Jean Mariani, intitulé *Ça va pas la tête !*, publié aux éditions Belin, deux chercheurs hostiles au transhumanisme ou du moins pour qui, au plan scientifique, le transhumanisme est une coquille vide :

« Demain, il (l'homme) verra dans le noir et il entendra les ultrasons. Il courra plus vite, ne connaîtra plus la fatigue et ne se cassera pas le col du fémur en glissant sur l'herbe mouillée. Ses capacités intellectuelles auront décuplé, sa mémoire sera prodigieuse, il se souviendra de tout, même à 100 ans ! Car les signes de vieillesse auront disparu et les maladies graves du cerveau, telles que la maladie d'Alzheimer, auront été éradiquées. Après-demain, son cerveau sera transféré dans une machine et son esprit sera quelque part dans les nuages, débarrassé de ce corps vieillissant. Le handicap, la maladie, la vieillesse et la mort auront disparu. Il sera immortel ! »

Cette présentation fait preuve d'une ironie à peine voilée mais elle n'est pas foncièrement infidèle à la réalité du transhumanisme. (puisque ses partisans ne le présentent pas d'une façon finalement si différente. C'est le cas d'Yves Roucaute qui résume ainsi son dernier ouvrage, *Le bel avenir de l'humanité*: « En racontant la véritable histoire de l'humanité depuis le paléolithique, je propose une balade joyeuse au pays des merveilles. Entre intelligence artificielle, biotechnologies, nanotechnologies, on découvre la fin des maladies génétiques, dégénératives, virales, des cancers, des handicaps, de la mort biologique même, et aussi la libération du travail, la démocratie participative, le dépérissement de l'État, la fin des guerres, la production d'aliments synthétiques qui abolit famine et souffrance animale, l'inépuisable énergie, la conquête spatiale », etc.)

Si l'on revient au projet transhumaniste défini dans son essence, dans sa généralité : les transhumanistes se proposent donc non seulement de **réparer** - comme le fait depuis longtemps la médecine « classique » - l'être humain mais ils se donnent pour ambition de **améliorer**, ou encore de **augmenter** - c'est le terme qu'ils emploient de préférence - (cette notion d'augmentation est clairement affichée dans leur logo) - et cela sur tous les plans : physique, intellectuel, moral dans le but de le faire accéder à une condition transhumaine voire posthumaine.

On distingue en effet habituellement le transhumanisme et le posthumanisme.

Les T souhaitent « seulement », si l'on ose dire, par le moyen donc des nouvelles technologies améliorer, en « l'augmentant », l'être humain. Ils se proposent en effet de transformer ce dernier en dépassant sa dotation naturelle jugée sinon tout à fait insatisfaisante mais dont ils estiment -et ils sont convaincus de ne pas être les seuls à l'estimer - qu'elle laisse sur de nombreux points beaucoup à désirer (quelques exemples) pour accéder à un autre statut, tant physiquement que psychologiquement ou moralement. Il s'agit donc de projeter d'améliorer l'être humain, plus exactement de l'augmenter en le dotant de nouvelles capacités en prenant le contrôle de son évolution biologique. Cet être humain augmenté demeurerait donc un être humain, mais en mieux en quelque sorte, par rapport à l'homme que nous connaissons.

En revanche, les post humanistes vont plus loin. Ce sont, disent certains, des transhumanistes qui exagèrent car ils envisagent grâce à cette augmentation non seulement l'amélioration de l'espèce humaine actuelle mais la fabrication d'une nouvelle espèce qui ne sera plus l'espèce humaine actuelle car elle en sera presque radicalement différente.

Si, en effet, il devient possible d'abolir les différentes limites tenues pour constitutives de l'humanité, la mort notamment, alors les êtres ainsi produits ne seront plus des humains mais des post humains, affranchis de l'actuelle condition humaine. Le projet est donc celui de faire surgir une nouvelle espèce, une autre espèce dont on ne sait pas très bien ce qu'elle conservera de commun avec l'humanité actuelle.

On le voit, entre le transhumanisme et le posthumanisme la différence est bien une différence de degré, de radicalité.

Nous nous en tiendrons au transhumanisme à proprement parler ou du moins nous ne tiendrons pas nécessairement compte de cette différence.

Or, même si, selon sa définition, le transhumanisme paraît obéir à d'excellentes intentions - notamment éradiquer les maladies voire la mort elle-même (c'est paraît-il et on n'en doute guère, cette perspective qui le rend acceptable pour 72 % des français)- il est très loin de faire l'unanimité (malgré ce beau score) et soulève beaucoup de questions, fait naître beaucoup d'inquiétudes, fait surgir de nombreuses objections, critiques, controverses. Ce sont précisément ces questions que nous souhaitons aborder avec vous, susciter, provoquer le débat plutôt que de vous livrer clefs en mains un avis « autorisé » sur ces questions.

Parmi ces questions j'ai retenu les questions suivantes,

en commençant par les questions les plus élémentaires :

1 - Quel est le degré de crédibilité de ces perspectives, de ces promesses ?

Pour beaucoup : il s'agit là d'illusions, de fantasmes relevant d'un délire prométhéen, se situant très loin de la réalité, irréalisables. (d'ailleurs, les dates promises pour la réalisation de certaines de ces promesses sont sans cesse reculées). Et dont les fondements scientifiques sont souvent jugés plus qu'incertains. C'est le cas notamment de la fameuse promesse de longévité voire d'immortalité, promesse jugée tout à fait irréaliste non seulement parce qu'elle est scientifiquement tout sauf véritablement crédible mais aussi en raison des diverses conséquences démographiques qu'engendreraient l'immortalité promise : notamment le risque de surpopulation. (Solutions : Coloniser une autre planète ? stopper les naissances ? et comment payer les retraites ? mais peut-être robots, d'où oisiveté et la question des retraites ne se posera pas ... Ou réserver l'immortalité à quelques-uns (qui s'y préparent par la cryogénéisation de leur corps) : mais alors inégalités criantes.)

La promesse d'immortalité peut d'ailleurs être abordée sous un aspect plus métaphysique : la mort n'est-elle pas en effet inséparable de la vie ? peut-on sérieusement envisager sans contradiction un être vivant immortel ?

Les pratiques préconisées par les T passent d'autre part pour tout à fait hasardeuses, pleines de risques potentiels souvent ignorés ou négligés (notamment empreinte écologique, accélération de la ruine de la planète ..)

A quoi on peut ajouter que leurs effets sont d'ailleurs parfois contraires à ceux attendus : baisse des rendements dans l'agriculture, etc.

Elles n'auraient donc pas pour conséquence une amélioration mais une aggravation des conditions de la vie humaine.

On passe ainsi de la question de la faisabilité à la question du danger que représentent ces perspectives.

2 - Le transhumanisme n'est-il qu'une variante ou plutôt le dernier avatar de la croyance au progrès, plus précisément de la conviction que le progrès – entendu essentiellement comme progrès des sciences et des techniques et ici des techniques les plus performantes – est à même de résoudre les problèmes majeurs de l'humanité (il va être enfin capable de supprimer la souffrance, la maladie, les infirmités, la mort, la faim, la fatigue, etc. tout en délivrant quelques avantages mineurs : décupler certaines performances intellectuelles comme compter, mémoriser : les avantages promis sont en réalité innombrables) ou bien est-il un projet véritablement inédit et dont il faut prendre la mesure exacte afin éventuellement de lui fixer des bornes.

Dit autrement : le progrès tel que l'envisagent les T est-il bien le même progrès qui signale la spécificité de l'histoire humaine (Cf. Pascal notamment et la Préface du Traité du vide) ou bien représente-t-il une forme extrême du progrès (certains désignent ou qualifient le transhumanisme d' « idéologie du progrès extrême ») qui le rend qualitativement différent de tous les progrès antérieurs ? Loin de se situer dans le prolongement, dans la continuité de l'aventure humaine qui a permis au cours de milliers d'années de passer de la pierre taillée aux ordinateurs les plus sophistiquées, le transhumanisme représenterait une « rupture civilisationnelle » (Testart). Une rupture dont on peut se demander si, contrairement à ce que les T prétendent, elle n'est pas sans risques pour l'humanité.

3 - En formulant la question un peu autrement, si l'on admet que le progrès tel que l'envisagent les T est bien le même progrès que celui qui signale la spécificité de l'histoire humaine, on peut alors se demander de façon cette fois plus positive, si les perspectives transhumanistes ne sont pas dotés d'une signification anthropologique puisqu'elles s'enracinent dans l'imaginaire humain (comme la plupart des grands mythes que l'on retrouve sous des formes différentes dans la

plupart des cultures comme le mythe de la Fontaine de jouvence, le rêve d'Icare, etc etc) et simultanément dans le refus de se soumettre aux injonctions du principe de réalité, ce qui est le propre de l'imaginaire. Le transhumanisme ne serait finalement que l'autre nom de l'utopie, qui est une dimension fondamentale de l'imaginaire humain. Ou en serait plutôt la version actuelle, qui trouve également à s'exprimer à travers la science fiction, dont certains projets T ne seraient qu'une concrétisation rendue possible grâce aux progrès des nouvelles technologies. Ex les cyborgs ? (être humain ayant reçu des greffes de parties mécaniques ou électroniques - mi homme mi machine) la différence majeure étant cependant que les T ne se contentent pas de rêver, d'imaginer, mais s'efforcent de concrétiser ces rêves.

4 - Cette question du progrès peut et doit surtout également s'énoncer en termes éthiques car on peut se demander si ce qui nous est présenté, « vendu » comme un progrès en est réellement un. Si transplanter un cœur, réparer par la chirurgie un visage défiguré par un accident est, peut-on penser, unanimement perçu comme un progrès, est ce réellement un progrès que d'être en mesure de choisir la couleur des yeux de son enfant, ou de se faire injecter du collagène dans les talons pour pouvoir porter sans désagrément des chaussures aux talons de 10 cm de haut (exemple cité par Testart).

Donc : Qu'appelle-t-on réellement progrès ? Les progrès promis par les T ne sont-ils pas souvent des faux progrès ? Mais peut-on sans difficulté et légitimement distinguer « vrai » et « faux » progrès ? selon quels critères ?

Il semble bien qu'il faille faire ici jouer des critères de caractère éthique.

nous débouchons donc ainsi sur les questions éthiques posées par le transhumanisme .

Je suggère rapidement quelques-unes de ces questions.

Parmi les adversaires du transhumanisme, beaucoup reprochent aux T leur mégalomanie, leur absence de sens moral, de sens des valeurs. Selon eux, les entreprises des T sont - non pas pour certaines d'entre elles, éventuellement, ou selon certains de leurs aspects - immorales mais elles sont foncièrement, intrinsèquement, immorales.

La question se pose donc de la légitimité de ces entreprises dont certaines au moins (sinon toutes) suscitent des inquiétudes profondes, notamment dans le domaine des bio technologies , ce qui est le cas notamment de la technique dite Crispr Cas 9. Une Technique permettant de couper l'ADN, d'inactiver des gènes ou d'en activer de nouveaux : une technique, en un mot permettant de modifier le patrimoine génétique des êtres vivants en général, des êtres humains en particulier. Une technique qui n'est pas seulement une perspective mais qui est déjà une réalité et qui ouvre sur des possibilités inédites comme celle d'empêcher la manifestation d'une maladie génétique, de guérir des maladies infectieuses ; de supprimer des espèces considérées comme nuisibles (le moustique responsable du paludisme), de faire revivre une espèce disparue : le mammouth par exemple)(Voir la communication de Pascal Gouget) mais il est possible également grâce à cette technique de choisir le sexe d'un enfant à naître et aussi de la couleur de sa peau, de ses yeux , etc. ce qui ouvre donc la possibilité de choisir ses enfants « à la carte », d'où bien évidemment les risques de marchandisation, de réification de l'enfant et, à l'arrière-plan, le risque d'eugénisme.

La question générale qui est donc ici posée : celle de la frontière, parmi toutes les promesses du transhumanisme, entre les entreprises acceptables et celles qui sont inacceptables, celles qui sont légitimes et celles qui ne le sont pas, et selon quels critères bien sûr. Ainsi par exemple sur le plan médical, ne peut on distinguer - et c'est ce que beaucoup font - les actes médicaux à portée thérapeutique (l'opération de l'appendicite) et les actes médicaux à vocation seulement méliorative ou encore les opérations dites de confort (actes de chirurgie esthétique). Les premières étant seules légitimes. Se pose cependant la question de la pertinence de cette distinction qui n'est pas toujours aussi nette qu'elle pourrait sembler (le mélioratif peut être thérapeutique).

Le transhumanisme soulève également l'accusation de favoriser le consumérisme, d'abolir la distinction entre le futile et l'indispensable ou le nécessaire, de confondre l'être et l'avoir (on

retrouve les reproches adressés naguère à la société dite de consommation avec toutes les réserves que le terme peut susciter)

5 - le transhumanisme soulève aussi inévitablement et indissociablement la question de la liberté. En effet, le terrain de recherche des T ne connaît aucunes limites : c'est dans tous les domaines, sous toutes les formes possibles et imaginables que les T engagent, notamment aux USA, des recherches censées déboucher sur des réalisations qui peuvent par leurs conséquences effectives ou possibles susciter des inquiétudes : cf notamment la perspective de remplacer volontairement un ou des membres sains par des prothèses qui permettent de plus grandes performances (à la course, dans l'escalade, etc. à ce sujet, voir Testart) D'où la question de savoir s'il n'est pas nécessaire d'imposer des limites à ces recherches et à ces réalisations tous azimuts.

A quoi les T répondent en revendiquant l'entière liberté pour chacun de recourir aux technologies les plus controversées. Pour eux, chacun a le droit de faire tout ce qu'il est possible de faire, le seul principe restrictif de ce droit étant le principe de non nuisance c'est à dire l'obligation de ne pas infliger de dommage à autrui.

Ce principe étant valable surtout en ce qui concerne le droit de modifier son propre corps : j'ai le droit de me faire greffer un 3^e bras, de me faire couper les deux jambes pour les remplacer par une prothèse afin de courir plus vite, ou de me faire faire si cela me chante le visage des frères Bogdanoff puisque dans tous les cas je n'empiète pas sur les droits d'autrui.

La question éthique se prolonge ici en question politique : nombre de T se disent en effet libertariens, plus exactement bio libertariens. Or selon les libertariens, et dans la plus pure tradition libérale, L'Etat n'a pas à intervenir dans tout ce qui relève de la sphère privée et n'a pas à réguler la liberté individuelle.

Les libertariens érigent donc en principe la libre disposition de soi, dans la mesure où ils considèrent que toute personne est pleinement propriétaire d'elle-même. Les T considèrent donc comme légitime tout ce qui relève de la marchandisation du corps - notamment les transformations du corps sans visée thérapeutique, même si elles excèdent de beaucoup ce qui est considéré comme normal ou tolérable (la question suivante étant bien sûr de savoir ce qui est normal (voir sur cette question les travaux de G. Canguilhem) et ce qui est tolérable). Dans ce registre, tous les caprices sont en effet admissibles.

Est-ce bien cela la liberté, telle est bien évidemment la question que l'on doit poser. Comme il y a peut-être vrai et faux progrès, il y a sans doute vraie et fausse liberté.

Sans compter la question de l'aliénation que risquent d'entraîner les nouvelles technologies (le Smartphone, les écrans, etc)

6 - Le transhumanisme pose également des questions indissociablement sociétales, politiques : à savoir la question de savoir si les nouvelles technologies seront accessibles à tous en raison de leur coût : ainsi la cryogénéisation des corps a un coût considérable, qui en réserve le recours à une minorité. Le risque est donc de faire advenir une humanité à deux vitesses : celle qui bénéficiera de tous les avantages, celle qui sera exclue des « progrès » futurs. Jacques Testart voit ainsi dans le transhumanisme une nouvelle mouture du darwinisme social destiné à justifier la domination sans limites des classes dirigeantes, qui seront à même de réduire en esclavage le reste de l'humanité. Le risque pour la démocratie est donc réel.

D'autant plus que derrière toutes ces recherches, se profile non pas tant la volonté d'améliorer les conditions de la vie humaine que la recherche de solides profits. Ce n'est sans doute pas en effet par pure générosité désintéressée, par altruisme que les GAFAs s'impliquent fortement dans ces projets qu'ils financent généreusement. Et le « pape » du transhumanisme est l'un des directeurs de Google.

7 - Enfin, y a-t-il grand sens à se poser ces questions puisque de toutes façons les jeux seraient faits ? Et l'évolution promise ou redoutée serait inéluctable, toutes les recherches actuelles sont conduites loin du commun des citoyens qui n'est jamais consulté à leur sujet.

Toutefois, si cette évolution n'est pas inéluctable, et si on l'estime plus redoutable que souhaitable, que faire ?

Tendre à faire interdire, freiner ou limiter par un **encadrement juridique** le mouvement amorcé ? Résister, notamment par l'éducation, par une éducation qui fait une large place à la réflexion critique permettant de s'interroger comme nous allons le faire sur ce qu'est un vrai progrès, sur ce qu'est la « vraie » liberté, etc. ?

Au moins le faire mieux connaître, informer, organiser des débats publics afin de faire réfléchir et d'être pour ou contre en connaissance de cause : favoriser en d'autres termes le débat démocratique autour de ces questions.

Ce qui est précisément ce que nous allons tenter de faire ensemble.

Transhumanisme et progrès

Sans doute par l'ampleur de ses promesses, par la nature aussi des dites promesses – hybrider l'homme et la machine, choisir ses enfants à la carte, etc. – le transhumanisme (et plus encore le post humanisme), peut-il apparaître comme un courant de pensée totalement inédit, et c'est d'abord ou aussi à ce titre qu'il inquiète et fait l'objet de critiques et d'un rejet plus ou moins radical. Pourtant, disent ses partisans, le transhumanisme n'a rien de fondamentalement inédit et il est même possible de le situer dans le prolongement ou dans la logique de courants de pensée estimés parfaitement respectables.

Ainsi les transhumanistes cherchent ils volontiers la caution de l'Humaniste de la Renaissance, dont ils se revendiquent les lointains héritiers. Dans la plus pure tradition platonicienne (je renvoie ici pour les philosophes au *Protagoras*), Les Humanistes de la Renaissance étaient en effet pénétrés du sentiment de la spécificité de l'homme qui, grâce à la raison qu'il possède en propre, accède à la maîtrise des savoirs et des techniques, maîtrise qui lui permet de compenser la faiblesse de sa dotation naturelle et, bien mieux, de la transcender. Les platoniciens de la Renaissance considéraient dès lors comme un devoir qui s'imposait à tous et à chacun de développer toutes les potentialités humaines, toutes les capacités créatrices et transformatrices de l'humanité et les transhumanistes ne se proposeraient au final rien d'autre.

Les transhumanistes peuvent tout autant apparemment se revendiquer de l'ambition cartésienne de se rendre « comme maîtres et possesseur de la nature », une ambition qui par bien des aspects également est également la leur. Bien plus, on peut relever la similitude de certaines perspectives cartésiennes et de certaines perspectives des transhumanistes. Ainsi Descartes avait-il envisagé, grâce aux progrès de la médecine à laquelle il a consacré ses dernières recherches, de permettre aux hommes d'atteindre, disait-il, l'âge des patriarches de la Bible, dont plusieurs, je le rappelle, ont atteint pas loin de mille ans. Or, aujourd'hui certains T affirment que l'homme qui vivra mille ans est déjà né.

Les transhumanistes se réclament tout autant des philosophes des Lumières, qui, après Pascal (voir la Préface au Traité du vide), ont érigé en principe anthropologique la perfectibilité de l'homme et exalté les mérites du progrès, entendu essentiellement comme progrès des sciences et des arts (des techniques) . Ou plus exactement, ont vu dans le progrès des sciences et des arts la condition du progrès moral de l'humanité : le progrès moral devait en effet infailliblement résulter du progrès des sciences et des arts qu'il fallait par conséquent encourager.

D'une façon plus générale, on peut être tenté de penser que les transhumanistes n'auraient finalement pour ambition que de faire que ce que les hommes font depuis toujours, depuis plus exactement les débuts de l'hominisation: améliorer autant qu'il est possible leurs conditions de vie en refusant ou en essayant de transcender leur condition naturelle, puisque après tout, inventer le feu, l'agriculture, l'élevage, fabriquer des outils, même sous des formes rudimentaires, soigner les corps, etc. n'a jamais eu d'autre objectif et relèverait foncièrement de la même démarche.

Le T ne serait donc pas un projet véritablement inédit mais il ne serait qu'une variante ou plutôt le dernier avatar de la croyance au progrès, plus précisément de la conviction que le progrès - entendu toujours essentiellement comme progrès des sciences et des techniques, un progrès qui ne cesse de s'accélérer, de s'amplifier - est en mesure et, en l'occurrence, sur le point de résoudre enfin les problèmes majeurs de l'humanité (dont nous l'avons vu la souffrance, la maladie, les infirmités, la mort, la faim, la fatigue, etc etc)

C'est pourquoi pour les T, leurs adversaires ne sont rien d'autre que les traditionnels adversaires du progrès, des adversaires dont certains ont imaginé qu'ils sont aussi vieux que le progrès lui-même et qu'ils n'ont pas manqué de s'y opposer dès les premiers modes d'expression de ce dernier. Je renvoie ici à l'ouvrage de Roy Lewis, *Pourquoi j'ai mangé mon père ?*

Il s'agit bien évidemment d'une fiction et d'un apologue, mais on peut de fait repérer, identifier avec certitude cette fois, différentes sortes de manifestation du refus du progrès dès la Renaissance, dès les débuts de l'âge moderne : cf la querelle des anciens et des modernes (même si cette querelle n'est pas réductible à un affrontement entre partisans et adversaires du progrès mais cet aspect est bien présent dans la Querelle).

Cf Rousseau et le Discours sur les sciences et les arts, Rousseau qui a pris les philosophes des Lumières à contre pied sur cette question. En ce cas encore, les questions soulevées par Rousseau sont beaucoup plus complexes que la simple question de savoir si le progrès des sciences et des arts est une bonne ou mauvaise chose, mais c'est ainsi qu'il a été souvent compris.

Depuis on n'a cessé d'assister à de nombreuses manifestations de scientophobie, de technophobie et de dénonciation des inventions, des innovations diverses qui sont comme consubstantielles à l'histoire de l'humanité.

Pour les partisans du transhumanisme, je le répète, ses adversaires ne seraient donc rien d'autre que des conservateurs à tout crin, pire, des réactionnaires, des nostalgiques du passé ne rêvant, à leur façon, que de remonter dans les arbres, des intégristes, dit encore Yves Roucaute, qui refuseraient, sans raison véritable, et de façon très dommageable, les nombreux bienfaits que le progrès des sciences et des arts, pour reprendre la formulation des Lumières, est susceptible de procurer à l'humanité.

A quoi lesdits adversaires répondent qu'il existe en réalité une différence radicale entre les différentes entreprises antérieures destinées à améliorer les conditions de la vie humaine et les entreprises des transhumanistes, deux sortes d'entreprises qu'on ne peut en toute rigueur identifier les unes aux autres.

Le progrès tel que l'envisagent les transhumanistes représenterait en effet une forme extrême du progrès qui le rend qualitativement différent de tous les progrès antérieurs. Loin de se situer dans le prolongement, dans la continuité de l'aventure humaine qui a permis au cours de milliers d'années de passer de la pierre taillée aux ordinateurs les plus performants, ce progrès représenterait une rupture avec toutes les formes de progrès antérieures.

C'est cette rupture que l'on peut faire percevoir à l'aide de plusieurs exemples : Si l'on prend le cas de la médecine, domaine dans lequel les promesses du transhumanisme sont les plus mirobolantes :

On peut dire certes que depuis toujours, la médecine, même sous ses formes les plus archaïques, les plus rudimentaires s'efforce de combattre la maladie, de corriger les handicaps, les déficiences, les malformations etc. et personne (sauf exception) n'y trouve rien à redire. Et le transhumanisme ne se proposerait rien d'autre que de prolonger cette entreprise et de la porter plus loin. Il n'y aurait entre la médecine « classique » et les promesses des transhumanistes qu'une différence de degré, par l'ampleur des promesses faites par ces derniers mais non une différence de nature.

Ce que l'on peut contester : il y a une grande différence en effet entre améliorer, corriger, restaurer l'état normal, rétablir la santé : ex : restaurer une vue déficiente par une opération de la cataracte, amputer un membre gangrené, etc. ce qui correspond à un modèle thérapeutique, destiné à porter assistance à des personnes en souffrance et doter l'homme de capacités inédites. Une grande différence également entre réparer un visage déformé par un accident, par la maladie, par la guerre et effectuer une correction pour des motifs de pure convenance personnelle : ex la chirurgie esthétique ou encore recourir à la chirurgie afin d'améliorer des performances dans le domaine du sport (modèle dit mélioratif).

C'est pourquoi ces entreprises à vocation méliorative ne sont pas la simple poursuite logique de l'entreprise multi séculaire d'amélioration des conditions de la vie humaine. Car leur but n'est pas d'assister des personnes en souffrance, de réparer et de corriger des dommages mais de transformer l'homme lui-même afin de lui apporter des « avantages » dont l'utilité et la nécessité plus encore sont tout à fait problématique et dessinent les limites de l'entreprise prométhéenne. C'est donc de façon tout à fait illégitime que les transhumanistes se situent en position d'héritiers de l'Humanisme de la R ou des philosophes des Lumières .

Il faut sans doute aller plus loin dans l'appréciation de cette différence car que ces deux types d'entreprises sont très différentes non seulement en nature mais aussi et sans doute surtout en valeur. La différence qui les sépare est en effet fondamentalement une différence de caractère éthique, celle qui sépare des actes moralement acceptables et des actes moralement, éthiquement inacceptables.

En d'autres termes, les progrès considérables des techniques dans tous les domaines obligent à poser avec urgence la question de savoir si tout ce qui est techniquement possible est en même temps moralement souhaitable.

*
* *